

Le Club Vidéo de la dernière chance

Chronique #8 (Novembre 2024)



M. Night Shyamalan

"Glass" constitue à la fois la dernière phase d'une renaissance artistique pour son auteur, M. Night Shyamalan, et le dernier volet d'un triptyque d'"origin story". Ce constat a surpris et déçu plusieurs spectateurs qui s'attendaient plutôt à la conclusion d'une trilogie, adoptant la forme d'un showdown entre "The Overseer" et "The Horde", l'ultime affrontement entre un personnage à la DC (croisement entre Superman et Batman) et un personnage à la Marvel (attributs de Spiderman et de Hulk).

Récapitulons.

Les deux derniers films de Shyamalan retraçaient, à travers plusieurs mises en abîme, sa quête identitaire et stylistique de cinéaste, après les catastrophes que furent "The lady in the water", "The happening", "Avatar: the last Airbender" et "After Earth".

"The visit" détournait les conventions du "found footing genre" de la maison de production Bloomhouse en présentant une adolescente confrontée au problème cinématographique de filmer un mystère inquiétant. Sous les apparences d'une anecdote macabre pour les adolescents digne de R.L. Stine (série des Goosebumps), le film fonctionnait comme une sorte d'expérience en laboratoire sur le point de vue et la subjectivité au cinéma.

"Split", cette "origin story" d'un super-vilain, narrée comme un suspense surnaturel, évoquait les démêlés existentiels d'un scénariste aux prises avec ses personnages, en partant de leur création jusqu'à la consécration de leur destin en passant par la complexe articulation de leurs rapports mutuels.

Enfin, après 19 ans d'attente, "Glass" offre à la fois l'"origin story" d'Elijah Price, l'infâme Mister Glass, et l'histoire chiffrée de la renaissance artistique de Shyamalan lui-même. La fin de "Unbreakable" suggérait que "Mister Glass" allait devenir la némésis de "The Overseer" et que, après son évasion de l'institut psychiatrique, tel le "Joker" s'évadant d'Arkham, une guerre épique allait commencer, comme dans une série typique de comics book. Or, dans "Glass", on apprend que, depuis toutes ces années, Elijah est toujours enfermé et dans un état catatonique. Il s'était trompé; il n'a pas



trouvé la justification de son existence: il n'est pas le super-vilain qu'il pressentait être. Mais, lorsque David Dunn et Kevin Wendell Crumb viennent partager sa captivité, sous la supervision d'une bien étrange psychiatre (la récurrence et l'importance des personnages de psychiatre dans ces trois films démontrent bien la préoccupation d'un Shyamalan hanté par le doute, qui tente de se sonder lui-même), il se réveille, il interpelle les deux autres, il élabore l'intrigue de la suite de leur histoire, il les dirige dans leur rôle et il orchestre leur ultime affrontement. En un mot, il met en scène leur aventure de super-héros sous la centaine de caméras de surveillance disposées sur tout le périmètre de l'établissement. Et, au moment où, agonisant, il s'exclame: je suis un créateur de super-héros, nous devinons que cette phrase est sous-tendue par la profonde conviction d'un Shyamalan régénéré qui déclare: je suis un véritable réalisateur de film fantastique (peut-être même le plus grand de sa génération).



Mais il existe une autre raison d'applaudir "Glass". Une raison qui dépend du paysage cinématographique actuel. Sur le plan critique et commercial, le genre du film de super-héros

n'a jamais été aussi florissant. Il séduit les foules, car il est fidèle à l'esprit feuilletonesque et épique des comic book, et il comble les critiques, car il est simultanément cynique par rapport à cette même fidélité. Le problème, car il y a bien un problème, c'est que le genre semble avoir pris comme modèle les comics book communs et médiocres plutôt que les oeuvres des scénaristes et des dessinateurs ayant proposé des visions narratives et graphiques plus particulières et plus intéressantes, quand celles-ci n'étaient pas carrément magistrales et innovatrices. Conséquemment, au lieu des Donner, des Burton, des Raimi et des Nolan, nous subissons les Brian Singer, les Zack Snyder et les frères Russo (James Gunn et Matthiew Vaugh, il faut leur rendre ce rare honneur, échappent au naufrage en raison de leur humour).

Dès lors, on comprend en quoi la démarche de Shyamalan est admirable. En se penchant sur la problématique de la représentation de l'épithète "super" dans le terme super-héros, il restitue à l'écran, avec toute l'acuité hitchcockienne de sa caméra, l'ingénuité élémentaire des origines du comics book. Il devient alors infiniment plus spectaculaire de voir "The Horde" renverser une voiture de police que de voir Hulk en projeter une à l'horizon ou de voir "The Overseer" faire reculer sur leurs pas deux ou trois hommes de l'escouade tactique plutôt que de voir Superman réduire Métropolis en cendre dans un combat contre Zod. Les exploits des super-héros de Shyamalan sont viscéralement ressentis par le spectateur, car ils résultent de dépassement minimales et appréciables des limites de la force physique humaine (Superman ne volait pas dans les premiers numéros d'Action Comics, nous rappelle l'un des personnages). Leurs super-pouvoirs s'inscrivent sur la subtile frontière du fantastique (dans l'acception todorovienne du terme), séparant ce qui pourrait être la manifestation d'une volonté surhumaine et celle d'un don surnaturel.

Nous sommes ici très loin des pirouettes et des cabrioles confuses, tonitruantes et désincarnées que l'on nous sert presque mensuellement depuis des années. La palette de couleurs, le trait et la composition d'ensemble de Shyamalan se distinguent élégamment lorsque nous les juxtaposons à l'uniformité de lignes, la monotonie chromatique et la banalité de l'arrangement des motifs de la fresque générale du MCU.

Rien dans "Glass" ne symbolise mieux la victoire de Shyamalan sur le public, sur les critiques, sur Hollywood, sur les exécutifs de Disney (qui gèrent les développements du MCU et par le fait même dictent le "bon ton" en matière d'adaptation de comics book) et, surtout, sur cette part de lui-même qui semble tendre à devenir une sorte Spielberg (auteur dont néanmoins l'influence, lorsqu'elle est assimilée, nourrit effectivement son style), que la victoire de "Mister Glass" contre la Dr. Ellie Staple et, à travers elle, contre la mystérieuse société secrète (dont les conjurés arborent un tatouage de trèfle) qui veut réfuter toutes preuves de l'existence des super-héros et étouffer toutes révélations médiatiques les concernant.

Le génie de Shyamalan est grand, mais il est délicat, subtil et confiné dans un registre précis: le fantastique. Moins le fantastique en tant que genre qu'en tant que sensibilité, c'est-à-dire en tant que manière d'aborder la matière narrative, une manière imprégnée des crises du doute et de la quête de la foi. S'il fallait comparer Shyamalan à ses illustres compatriotes en littérature fantastique, il s'apparenterait davantage à Hawthorne qu'à Poe. Il est un styliste qui, à travers une même forme, fait des variations sur un même thème, à l'instar du solitaire de Salem ciselant ses contes et ses romans sur les éternelles questions du mal et du péché. Il n'a pas l'imagination conquérante et créatrice du damné de Baltimore, capable de renouveler chaque genre et courant littéraire en les pastichant, quand il n'est pas le précurseur (science-fiction) ou l'inventeur (policier) d'un nouveau genre.

Après "The Sixth Sense", Shyamalan fut approché pour rédiger le scénario du quatrième Indiana Jones. Les aléas de la production l'écartèrent assez rapidement du projet. D'un point de vue critique, cela est très dommage. Non pas parce que cela aurait fourni la base d'un bon film (d'ailleurs, il est fort probable que Spielberg aurait refusé de le tourner), mais parce qu'il aurait été intéressant d'observer l'inévitable déformation infligée au mythe par l'écriture de Shyamalan. Nous aurions perçu l'essence de son imaginaire derrière chacun des décalages entre son portrait du légendaire archéologue et le modèle original. Par contre, s'il l'avait écrit pour le tourner lui-même, sans impératifs des studios, ni fidélité à l'égard de la franchise, je n'ose imaginer le chef-d'oeuvre dont il aurait accouché. Indy cloîtré à l'université où il enseigne; un mystérieux artefact provoquant d'étranges et menaçants phénomènes et, après avoir transcendé ses doutes et ses peurs, ainsi qu'avoir posé son Fedora sur sa tête tandis qu'une modulation mélancolique du thème musical de John Williams souligne la portée du geste, Indy affrontant une entité millénaire dans les sous-sols encombrés de trésors du département d'archéologie... Un tel film mériterait à juste titre d'être signé: A M. Night Shyamalan film.

DVD : [Glass](#) ; [Split](#)

Jean Carlo Lavole

[Source des photos : IMDB](#)